

FLASH SUR LE MOGNARD D'IL Y A 40 ANS

Nous avons amorcé, dans le Bulletin Municipal précédent (n° 3 de janvier 1995), une esquisse de présentation de Mognard tel qu'il était vers 1955. Nous avons parlé des bâtiments publics, du chef-lieu comme centre de vie collective, des responsables qui, à l'époque, faisaient "fonctionner" Mognard.

Nous nous intéresserons, aujourd'hui, à ce qui domine la vie économique et, finalement, la vie tout court de la Commune de cette époque : *l'agriculture*. Est-il besoin de rappeler que nous vivions là à une période-clé où les choses commençaient à basculer, de la tradition... à ce qu'il est convenu d'appeler... la Modernité. Nous éviterons de porter des jugements sur l'évolution, nous limitant à regarder pour essayer de mieux comprendre d'où nous venons. Il est évident que nous le faisons sans prétention, même pas celle de bien cerner l'essentiel.

Pour évoquer la décade agricole 1950 /1960, nous avons, qui viennent au secours de nos souvenirs, des documents municipaux intéressants :

- recensement agricole de 1954,
- déclarations de récolte de blé,
- procès-verbaux de vote des planteurs de tabac pour désigner leurs experts,
- liste d'attribution des bons d'essence détaxée,
- etc...

LE RECENSEMENT AGRICOLE DE 1954

Nous trouvons là des données fondamentales pouvant être considérées comme sérieuses : au bas des "Feuilles de Recensement" figurent les signatures de Monsieur F. BERLIOZ, Maire, et de Monsieur R. FELTIN, Secrétaire de Mairie, qui n'étaient ni l'un, ni l'autre des fantaisistes !

Voyons les chiffres :

- **Nombre d'exploitations** : 49 dont 47 en propriété,
2 sont en fermage (appartenant aux familles MICHAUD),
elles seront d'ailleurs vendues, l'une en totalité, l'autre partiellement, dans les années qui suivront.

- **Le territoire communal** total approche les 400 hectares dont :

. terres labourables.....	100 ha
. prairies naturelles.....	185 ha
. vigne.....	41 ha
. bois.....	41 ha
. marais, lande, inculte.....	46 ha
. jardin.....	1,87 ha
. la voie ferrée occupe.....	0,35 ha

- La répartition des cultures :

. blé.....	31 ha
. avoine.....	6,30 ha
. pomme de terre.....	10,40 ha
. betterave.....	11,00 ha
. tabac.....	6,20 ha
. prairies cultivées.....	38,80 ha
. fourrages annuels.....	4,50 ha

- Les animaux :

. chevaux (de trait).....	8
. mulets "	3
. boeufs de travail	5 paires
. vaches ne travaillant jamais.....	160
. vaches travaillant.....	42
. bovins d'élevage.....	17
. chèvres.....	4
. porcs.....	165

dont 115 adultes et 50 porcelets occupant les porcheries de la fruitière

Ce qui frappe aujourd'hui à la lecture de ces chiffres, c'est :

La très faible surface de beaucoup d'exploitations

En effet, 300 ha utilisables pour 49 exploitations, cela fait une moyenne, d'à peine plus de 6 ha par unité. Si on tient compte du fait qu'une dizaine dépasse les 10 hectares (dont 2 de plus de 20 ha), on doit conclure que les moins de 5 ha sont les plus nombreuses.

Certains estiment qu'il y avait, dans cette période, une petite quarantaine de Mognardains livreurs de lait. On peut penser que de très petits propriétaires âgés, double-actifs ou autres étaient des exploitants agricoles fictifs, sur le papier mais non dans la réalité : le régime de protection sociale (M.S.A.) venait juste de se mettre en place et, pour des raisons légitimes ou pas, s'y inscrire, c'était s'assurer des droits.

C'est aussi l'importance des animaux de trait

5 paires de boeufs, 8 chevaux, 3 mulets, 40 vaches (soit le 1/5e du troupeau laitier) sont encore utilisés au labour, travail du sol, fauche, transport, etc... On labourait avec deux chevaux, deux boeufs ou quatre vaches : certains se rappellent l'avoir fait la nuit, en août, pour le semis des raves, à cause des piqûres de taons, alors nombreux et redoutés.

Mais des tracteurs étaient déjà là

Le premier arriva en 1937 : un Renault 20 CV essence, avec sa charrue basculante. Son coût était, paraît-il, de 20 000 francs. Cet achat fut fait par le regretté Ernest MAISON alors fermier du Dr F. MICHAUD. Ce tracteur était utilisé pour les labours et la fauche. Son propriétaire fut considéré comme un avant-gardiste ; mais la guerre qui arriva en 1939 et la pénurie de carburant qui suivit laissa plutôt la place au doute. La dizaine de tracteurs présents en 1955 arrivèrent à Mognard à partir de 1947.

Une aubaine s'était présentée dès la fin de la guerre : des tracteurs importés des Etats-Unis dans le cadre d'un plan d'aide à l'économie européenne (baptisé Plan Marshall) furent vendus en France à un prix à vous couper le souffle : le prix d'un cheval de trait ! Ces tracteurs étaient théoriquement réservés à usage collectif. Plusieurs furent acquis dans le canton mais aucun ne vint à Mognard. Noël BERLIOZ, de Maclin, fut le premier à Mognard, à obtenir de l'administration un bon d'achat indispensable à l'époque. Son choix se fixa à l'époque sur un "Ferguson" qu'il paya à l'époque 360.000F avec une attribution de 500 litres d'essence détaxée, pour le faire "tourner". Noël BERLIOZ a gardé de cette transaction un souvenir limpide.

Ces tracteurs étaient équipés, parfois, de barre-faucheuse et charrue portée. Leur propriétaire leur réservait les gros travaux et avait généralement gardé un attelage classique en complément (le cheval le plus souvent). Tous ces engins utilisés à Mognard étaient à essence, un seul était Diesel (Fiat). Les carburants étant encore rares et surtout chers (déjà), les agriculteurs avaient droit à des bons de carburants détaxés. A regarder de près, certaines listes d'attribution, il est permis de penser que des trésors de débrouillardise furent parfois utilisés !

Les autos-transformées

A côté de ces "vrais" tracteurs se constitua dans la région un parc de véhicules utilitaires agricoles "bricolés" par d'astucieux garagistes : à partir des automobiles d'avant-guerre dont la robustesse était connue, par remplacement de leur pont d'origine, par un pont de camion et l'adjonction d'une boîte de vitesses supplémentaire, furent mis au point des engins aptes à être utilisés à bon nombre de travaux agricoles. Mognard avait les siens : sans doute une demi-douzaine, acquis par de petits agriculteurs. Pour la petite histoire, signalons que Le Curé POUCHOY, dont les activités agricoles ont déjà été signalées (Bulletin n° 3) en possédait un, et il est possible que certains Mognardais sourient encore intérieurement à la pensée qu'il arriva que le garagiste aixois, fournisseur de l'engin, vint une fois ou l'autre procéder à des essais pétaradants, sur le terrain -le jour même du Seigneur - jour de prière et de repos, dont le pasteur de la paroisse se faisait le devoir de rappeler de temps à autre à ses ouailles, qu'il devait être respecté.

Les céréales, le blé

Si les 6,30 hectares d'avoine recensés étaient cultivés par les chevaux, les bovins ou la basse-cour, qu'en était-il des 31 hectares de blé ? Cinquante noms figurent sur la liste de déclarations de récoltes de l'année 1955 avec des quantités allant de 6 à 81 quintaux. Notons que la production de blé était alors très contrôlée. De la confrontation des chiffres, il ressort que le rendement à l'hectare dépassait juste les 20 quintaux. Certains céréaliers Mognardais avaient peut-être mal comptés leurs sacs, peut-être l'année avait été défavorable : un bon rendement se situait alors autour de 30 quintaux par hectare.

Dans sa déclaration en Mairie, chaque récoltant devait donner le nom du meunier auquel il allait livrer son grain (cette démarche se situant dans le cadre d'un échange blé-farine-pain en honneur à l'époque). On retrouve donc, aujourd'hui, la liste des meuniers d'alors : COLLOMB à Epersy, BIBERT à Saint-Ours, THABUIS à Albens, FERT à Aix-les-Bains, GOUD à Annecy. CIEL que les hommes et les entreprises passent ! La culture même du blé restait encore très traditionnelle à Mognard. Le semis se faisait souvent à la volée. Le semoir tracté par un cheval effectuait une petite partie de l'ensemencement. Les mauvaises herbes étaient parfois présentes dans les champs, si on avait antérieurement manqué de vigilance. Les désherbants chimiques étaient annoncés mais n'avaient pas été utilisés.

La récolte, cette année là (1955), a été assurée, à Mognard, avec la mise en oeuvre de toutes les techniques qui avaient alors cours :

- la plus traditionnelle : seule la coupe et la mise en javelles étaient mécanisées, toutes les autres opérations étaient manuelles jusqu'à la batteuse dans les cours de ferme,

- l'utilisation de la moissonneuse-lieuse apportait déjà une nette réduction du temps de travail au champ ; mais une seule machine était opérationnelle sur la Commune : la récolte de blé était alors trop sacrée pour qu'on prenne le risque d'attendre. La récolte engrangée était passée à la batteuse qui se déplaçait de ferme en ferme selon une technique et un rituel que les fêtes actuelles "Battage à l'ancienne" s'efforcent de reproduire. Les journées de batteuse étaient longues et dures, les repas de batteuse copieux et soignés.

- la moissonneuse-batteuse fut utilisée à Mognard, pour la première fois, semble-t'il, au début du mois d'août 1955. C'était un dimanche après-midi et il y avait, sans aucun doute, de la nouveauté dans l'air si l'on en juge par le nombre de curieux présents sur le terrain. La prestation, quoique réussie, ne fut pas convainquante pour tous : tel ce voisin à qui l'on demandait ses impressions et qui se contenta de répondre avec un sourire qui en disait long : "ces machines, j'aime bien les voir... mais chez les autres". Le massage-battage ne s'imposa pas d'emblée ; il est vrai que plusieurs étés pluvieux (1956, en particulier, où les machines ne pouvaient aborder les terres et le grain germa sur pied) ne facilitèrent pas les choses.

La vigne

Il restait encore 7 ha 50 de vigne à Mognard en 1954. L'importance de cette surface nous étonne aujourd'hui. Or, ce n'était là que les restes d'un vignoble qui avait été considérable.

Il y a quarante ans, nos aînés évoquaient avec nostalgie le temps où les treilles étaient encore très nombreuses ; ils parlaient des saisons où, vers la fin de l'hiver, le tabac trié, ils retrouvaient, heureux le grand air. Ils parlaient tailler leurs ceps tout au long des treilles qui séparaient les champs. De temps à autre, ils s'interpellaient gaillardement. Puis, suite à un mouvement collectif et convergent, ils se retrouvaient à goûter les échantillons du dernier cru dont chacun n'avait pas manqué de garnir sa musette. Qu'elles étaient alors douces les caresses du soleil nouveau !

Nous écoutions... Le vin les avait aidé à affronter et gagner tant de batailles !

Les gouvernements des années 1950 avaient décidé de financer l'arrachage des vignes... dont le vin médiocre, disait-on, pesait sur les marchés. C'est ainsi qu'à Mognard certaines plantations fatiguées disparurent; on fit ensuite aux treilles le procès de gêner le passage des machines... Les primes offertes avaient stimulé la réflexion : le jus qu'on récoltait payait-il à son juste prix les heures passées et la sueur versée ?

Et notre monde à nous s'éloignait ainsi à grandes enjambées du monde de nos pères.

Les fourrages

Les deux tiers du territoire productif de la Commune était consacré à la production de la nourriture des animaux... après quelle dépense d'énergie physique ! Si la fauche des foins, le fanage, l'endainage étaient généralement mécanisés, les pentes n'étaient pas toujours praticables et la faux, la fourche et le rateau devaient prendre le relais. D'autre part, chacun se faisait un point d'honneur de laisser les prés nets et propres, mais le mot "galère" ne désignait-il pas aussi le grand rateau à main que les femmes (généralement) traînaient derrière le chariot de foin en cours de chargement. Les foins se récoltaient plus tard qu'aujourd'hui et on savait parfaitement que, lessivés par la pluie, ils perdaient qualité et appétence : d'où la technique des "cuchons" (tas) qu'on se hâtait de confectionner avant la pluie pour les défaire le soleil revenu.

Les "voyages" de foin étaient encore chargés, en vrac, à la fourche, bien d'aplomb pour résister aux bosses et ornières et atteindre, intacts, la maison : un incident de parcours provoquait sourires et commentaires, goguenards ou discrets aussi spontanés que l'aide apportée pour rétablir la situation. Les presse-ramasseuses arriveront peu après et on comprend qu'elles aient été très vite adoptées.

A Mognard, où les parcelles étaient exigües et souvent dispersées, on comptait relativement peu sur la pâture pour nourrir les bêtes ; garder les vaches était d'ailleurs une activité généralement peu appréciée de ceux à qui elle était confiée, c'est-à-dire femmes et enfants. On alimentait beaucoup à l'étable avec des fourrages verts, fauchés et chargés manuellement. Notons que la clôture électrique commençait à être connue, mais devait encore faire ses preuves.

Les 11 hectares de betteraves fourragères cultivées à Mognard contribuaient à grossir les réserves alimentaires pour l'hiver ; mais leur seule évocation donne encore des courbatures à ceux ou celles qui ont pratiqué cette culture, alors totalement réalisée à la main. Et la production en sera abandonnée, sauf rare exception, sans avoir attendu l'arrivée des équipements appropriés qui se produisit à l'époque où la culture du maïs allait se faire dominatrice

Mais le Mognard d'alors était encore un Mognard sans maïs. Celui-ci ne sera vraiment introduit que près de dix ans plus tard : culture moderne s'il en est : mécanisable tout au long, ayant trouvé sa place sur les marchés, alternant période de travail intense et répit, etc... Mais pourquoi donc, revient parfois en nos mémoires la mélodie venue d'Outre-Atlantique : "Qu'elle était verte ma vallée, qu'elle était douce à regarder !"

Le troupeau laitier

Il était alors composé presque exclusivement d'animaux adultes (17 élèves pour plus de 200 vaches). C'était une situation très exceptionnelle dans l'agriculture française de l'époque, que deux raisons expliquaient : l'exiguité des surfaces et le prix sensiblement plus élevé du lait payé au producteur savoyard grâce au système des fruitières.

Les veaux nés à la ferme étaient donc engraisés au prix de la mère et vendus aux bûchers locaux : le "prix des veaux" était une rubrique très consultée dans l'hebdomadaire de Rumilly !

En 1955, une seule machine à traire était en service à Mognard. D'autres allaient arriver dans les années suivantes. Si la traite manuelle n'était pas toujours considérée comme une corvée, la manutention des fumiers qui ne commencera à se mécaniser qu'après 1960, était redoutée. A propos de machine à traire, on peut signaler que dans l'attente du renforcement du réseau électrique, elles fonctionnaient avec un bon vieux moteur Bernard à essence. Les nerfs étaient parfois mis à rude épreuve par suite de caprice de démarrage de ces engins.

Pour le remplacement des vaches réformées, on s'adressait à son négociant en bestiaux (on avait en général chacun le sien, avec lequel on entretenait des relations de confiance vigilante; il arrivait qu'on en change évidemment si on estimait avoir été par trop roulé.

L'insémination artificielle bovine avait déjà remplacé la pratique traditionnelle de la saillie naturelle.

Quelques années plus tard est arrivée l'obligation légale d'éliminer tous les bovins jugés contaminés par la tuberculose et la brucellose, opération qui est restée dans les mémoires sous le nom de la "prophylaxie". Le cheptel de Mognard, comme celui de tout l'Albanais acheteur de bétail allait subir des coupes sombres, atteignant autant le moral que le portefeuille des producteurs.

A quel niveau se situait la production des vaches de la commune ? Nous n'avons pas les éléments pour répondre valablement. Limitons-nous à dire :

- que les 1/5 des vaches appelées à être attelées ne pouvaient l'être qu'au détriment de la production laitière,
- que la culture du tabac très importante à Mognard ne cohabitait pas toujours bien avec un bon suivi des troupeaux,
- et que Mognard avait sûrement, comme partout ailleurs, bons, moins bons et médiocres producteurs de lait.

Mognard était classé dans l'opinion albanaise comme une commune où on était nombreux à "faire du tabac" et où on le faisait bien.

"Les planteurs" (comme on disait) avaient été 26 en 1938. Ils étaient encore 22 en 1955, 17 en 1957 et leur nombre ira s'amenuisant jusqu'à la disparition.

La surface moyenne par planteur en 1955 était d'environ 0 ha 30. Des Mognardains de souche savent combien le tabac était vorace d'heures de travail ; c'est pourquoi sa culture avait logiquement sa place dans les petites exploitations à main d'oeuvre familiale disponible :

- 30 ares de tabac, c'était quelque 12 000 pieds (tirés d'un semis bien préparé et suivi) qu'il fallait installer et faire prospérer en terre (les meilleures terres, bien fumées)...
- 30 ares de tabac, c'était quelque 150.000 feuilles soigneusement conduites à maturité qui, l'une après l'autre devaient être cassées, épinglées, étendues, surveillées puis, le séchage terminé, décrochées, triées, rassemblées en manoches et ballots réglementaires.

Il fallait être prêt pour le jour·J de la livraison au dépôt de Rumilly. Ajoutons que la surveillance de l'administration était souvent tatillonne.

Comme on comprend la profession de foi de cette agricultrice qui affirmait : " Nous, si c'était pas pour les sous, du tabac, on n'en ferait pas !". Oui, évidemment, on s'en doutait. Il est vrai que l'argent du tabac dans "les maisons" (comme on disait alors), c'était quelque chose. Mais, on peut se demander si, entre certains planteurs mognardains et le tabac, il n'y avait pas un peu plus qu'une question d'argent.

Après la livraison, la paye en poche, on faisait la fête entre planteurs, satisfaits ou non d'avoir "bien" ou "mal livré".

Et, de retour, à peine dégrisé, on préparait la campagne suivante.... jusqu'au moment tout proche où le travail allait s'offrir -à portée de la petite 125 cm3- un travail où l'on saurait d'avance combien on aurait d'heures à faire et combien elles seraient payées.

Un flash sur l'agriculture de Mognard laisserait une zone d'ombre si n'était pas évoquée l'activité artisanale qui s'exerçait à son profit

Au Vernay , les maréchaux

Chaque lundi matin, arrivaient les CLERC-RENAUD, maréchaux-ferrants installés à Rumilly, mais dont les origines familiales étaient mognardaines. Les chevaux, en provenance d'un large secteur, étaient conduits par leur propriétaire pour y être ferrés. Les CLERC-RENAUD étaient d'excellents professionnels. Les lundis, la forge, déserte les autres jours, retrouvaient vie. Ceux qui l'ont connue alors n'ont oublié, ni le spectacle, ni l'ambiance : les hennissements des chevaux apeurés ou inquiets, les voix humaines qui se voulaient rassurantes ou menaçantes, le marteau frappant l'enclume, la gerbe d'étincelles qui fusaient, l'âcre odeur du sabot brûlé, les dires qui comblaient les silences, le coup de blanc tiré de la musette...

Puis, faute de chevaux à ferrer, les lundis au Vernay s'espacèrent et finirent par rentrer dans le rang des jours très ordinaires.

Les artisans de la Combe-dessous

Emile DELORME ET Jean-Marie CALENDRET étaient (avec Gaston GROS dont nous avons déjà parlé, dans le bulletin n° 3) les seuls artisans résidant sur la Commune. La Combe-dessous n'avait donc rien d'une "zone artisanale"; le voisinage des deux hommes de métiers étant fortuit.

Emile DELORME était le forgeron de village, avec une forge aux murs brunis par la fumée, avec un gros soufflet et une enclume qui tintait clair sous le marteau... Il répondait à l'extrême diversité de la demande : forgeant, trempant, soudant, rivant, redressant, remplaçant, etc...

Il avait assuré le ferrage des boeufs de travail tant que la demande avait été présente ; et les boîtes des vaches laitières relevaient également de sa compétence. Il était appelé dans les fermes, à Mognard et aux alentours pour y exercer son art : il y arrivait, matinal, vif, l'oeil malicieux, la blague aussi naturelle que son patois. Le souvenir de cet homme hélas disparu demeure très présent.

Jean-Marie CALLENDRET le maçon a beaucoup contribué à réparer, aménager, construire les maisons d'habitation et les bâtiments agricoles ou autres, à Mognard et alentour. Il aimait construire solide, le travail bien fait, et disposait d'une puissance de travail peu ordinaire. Il arrivait sur les chantiers locaux, le projet bien en tête, seul, avec son savoir-faire et son matériel ; le rôle du (ou des) manoeuvre(s) était tenu par le (ou les) client(s). Il aimait être maître à bord mais l'efficacité était assurée. Le coulage des dalles, dans les étables en particulier, réalisé sous sa direction, alimente encore parfois les conversations de ceux qui y participèrent et qui sont toujours heureux de le rencontrer à Albens où il s'est retiré...

A suivre